

L'AMITIE SOUS LE REGARD DE LA PHILOSOPHIE

Une existence sans ami ne paraît pas vivable. Les philosophes se sont beaucoup intéressés au compagnonnage qu'est l'amitié.

Les célébrations se bousculent sur nos calendriers : fête des mères, des pères, des amoureux... Mais rien pour les amis, ces grands oubliés. Sont-ils moins importants ? Socialement moins utiles ? Il est vrai que le couple et la famille sont réputés être le ciment de la société, son unité la plus petite ; tandis que les réunions d'amis ne semblent faire société que dans les expériences utopiques ou les communautés hippies. Et pourtant, les Grecs faisaient de la *philia* (que l'on traduit aujourd'hui par « amitié » en un sens large) le lien social idéal.

Alors pourquoi pas de fête des BFF (*best friends forever*, « meilleurs amis pour toujours ») ? Une piste d'explication est un certain manque de rendement de l'amitié. Celle-ci se doit en effet d'être une relation désintéressée : on n'attend de l'ami ni rétribution sexuelle, ni construction familiale à proprement parler, ni argent, ni promotion professionnelle. Mais elle demande un grand nombre d'efforts pour être entretenue et enrichie – contrairement aux relations mondaines, par exemple.

Serait-ce alors, pour l'époque actuelle, trop de contraintes et d'engagement pour trop peu de résultats ? L'amitié passerait-elle au second plan dans un monde dirigé par l'économie et l'efficacité ? Cela dit, quand bien même nous voudrions la célébrer, encore faudrait-il la définir. Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, où peut-on dire que s'arrête la relation sociale et que commence l'amitié ?

La relation qui nous aide à mieux nous comprendre

L'ami à qui l'on peut tout confesser, le compagnon indéfectible qui nous comprend mieux que personne se voit couramment désigné sous le terme d'*alter ego*, littéralement « autre soi ». Attention toutefois à bien comprendre l'expression : l'*alter ego* n'est pas notre double et il ne nous ressemble pas nécessairement. Tout d'abord, même si la socialisation favorise l'entre-soi, que nous sommes souvent amenés à nous lier à des gens qui appartiennent à un milieu social, à une profession ou à une tranche d'âge proches des nôtres, ce n'est pas toujours le cas. Et ce n'est surtout pas forcément ce que l'on recherche. Ensuite, si l'ami est un autre soi, à savoir un autre que soi qui est comme soi, ce n'est pas au sens où il est identique, mais au sens où je peux m'identifier à lui.

L'identité étant une permanence de caractéristiques, dans le temps (« rester identique ») ou dans l'espace (le stylo bleu dans ma main droite est identique au stylo bleu dans ma main gauche si je retrouve bien les mêmes caractéristiques à ces deux endroits), on peut dire qu'elle repose sur le même, tandis que l'identification suppose la différence. Elle consiste à rapprocher des éléments différents selon un critère.

Attention à ne pas trop projeter sur l'autre

S'identifier à quelqu'un au point de le considérer comme son *alter ego* suppose donc de reconnaître sa différence, et de voir dans cette différence même un écho à la personne que

l'on est. En psychologie, on considère que, si je ne peux me lier qu'à ce (ou ceux) qui me ressemble(nt), je ne m'identifie pas : je projette. La projection consiste à transposer sur les autres et sur le monde des éléments qui sont en soi, qui appartiennent à notre propre vécu psychique interne.

Évidemment, il nous arrive à tous de projeter de temps à autre. Mais s'il est nécessaire que l'autre ait les mêmes goûts, les mêmes opinions ou les mêmes vécus que nous pour que nous puissions nous reconnaître en lui et nouer une relation, c'est alors que nos projections sont excessives, qu'elles font écran entre nous et l'autre, et que celui-ci n'existe plus réellement.

En apprenant à comprendre mon ami, j'apprends aussi à me comprendre et à vivre avec moi-même.

L'amitié s'exprimerait par la conversation

Avoir un *alter ego* suppose donc de reconnaître chez l'autre une différence avec soi qui va être capitale dans la construction de sa propre identité. C'est ce qu'explique Paul Ricœur dans son ouvrage *Soi-même comme un autre* : l'amitié est pour lui la relation par excellence qui nous permet de passer d'une identité qui ne comprend que le même (qu'il nomme l'identité-idem), dont les psychologues diraient qu'elle ne fonctionne que par projection, à une identité qui prend chez l'autre de quoi mieux se comprendre et se définir (l'identité-ipse).

Ricœur affirme que, pour cette raison, l'amitié s'exprime pleinement par la conversation. Nos « débriefs » en terrasse et nos dîners rituels entre amis n'ont donc rien de futile, au contraire ! Ils permettent la confrontation de points de vue différents à propos d'une expérience commune ou identique, ou à l'inverse l'accord et l'entente à propos d'expériences si éloignées de nous que nous n'aurions jamais imaginé qu'elles puissent nous parler. Ces moments sont d'autant plus importants qu'ils permettent de voir que la différence, l'étrangeté existent aussi en nous. Nous pouvons parfois nous révéler à nous-mêmes surprenants, voire incompréhensibles ou inconnus. Et l'ami, cet *alter ego* qui, bien que très différent de moi, est d'une certaine façon comme moi, va m'habituer à vivre avec cette étrangeté.

Gare à la relation fusionnelle

En apprenant à comprendre mon ami et à vivre avec lui, j'apprends aussi à me comprendre et à vivre avec moi-même. Pour qu'elle fonctionne, l'amitié ainsi conçue suppose donc de bien distinguer l'intérieur (mon vécu) de l'extérieur (le monde et les autres). Or ce n'est pas si simple, et particulièrement avec une personne que l'on considère comme son *alter ego* ! La philosophe Simone Weil, dans ses textes rassemblés dans le recueil *Amitié, l'art de bien aimer*, explique qu'une telle relation nous expose à de grandes contradictions, qui ne se posent pas tellement dans nos relations plus distendues.

D'abord, l'entente amicale et l'identification que suscite l'ami chez moi me donnent envie de me rapprocher le plus possible de lui ; mais si j'entre en relation fusionnelle avec lui, alors nous nous confondons et je disparaîs. Il y aurait donc toujours quelque chose d'insatisfaisant dans l'amitié : l'autre n'est jamais assez proche, mais s'il le devient, alors il l'est trop et il ne nous permet plus d'incorporer en nous extériorité et différence. « L'amitié est le miracle par

lequel un être humain accepte de regarder à distance et sans s'approcher l'être même qui lui est nécessaire comme une nourriture », résume la philosophe.

Peut-on se passer d'amis ?

Si l'ami est cet *alter ego* qui nous permet de nous comprendre, il est *a priori* impossible de s'en passer ! De *Seinfeld* ou *Friends* au plus récent *Please Like Me*, les innombrables séries télévisées mettant en scène des personnages dont les vies sont centrées sur les relations amicales, davantage que familiales ou amoureuses, auraient-elles vu juste ? L'amitié est-elle la seule relation essentielle à une vie ? Le slogan « Les potes avant les meufs/les mecs » serait-il un bon principe de vie ? Pour le philosophe Aristote, oui ! Car la *philia* nous apprend, d'après lui, à nous montrer désintéressés, à faire passer au second plan nos intérêts personnels, ce qui est essentiel dans l'acquisition de la morale et plus particulièrement de la justice.

Mais comment développer une telle relation désintéressée si, dans le même temps, il est dans notre plus grand intérêt de la nouer ? L'affaire n'est pas simple. Aristote formule ce paradoxe dans son ouvrage *Éthique à Nicomaque* (IX, 9) en se demandant si l'amitié est nécessaire, et particulièrement si elle est nécessaire au sage, qui a atteint ce que les Antiques nommaient le souverain bien – à savoir la réunion du bonheur et de la vertu.

De deux choses l'une : soit on est heureux (comme le sage), soit on ne l'est pas et on cherche à le devenir. Pour le sage, qui possède tous les biens et toutes les joies, l'amitié semble bien inutile ; et pour celui qui ne connaît pas encore cette chance, elle semble impossible car, s'il recherche son bonheur par elle, alors il ne s'agira pas d'une relation désintéressée. L'amitié serait donc à la fois essentielle à toute vie, mais en même temps soit inutile, soit impossible !

Aucune loi ni aucun devoir moral ne nous impose d'aimer nos amis, que nous choisissons librement.

Pourquoi noue-t-on des amitiés ?

C'est ce qu'on appelle en philosophie une véritable antinomie, c'est-à-dire une contradiction entre deux idées opposées. Pour la résoudre, Aristote distingue trois types d'amitié, qui trouvent encore une résonance en nous aujourd'hui. Cette distinction s'opère en fonction du motif qui donne naissance à la relation : noue-t-on une amitié par utilité, par plaisir ou agrément, ou bien enfin parce qu'on vise la vertu ? L'amitié utile peut s'assimiler à ce qu'on appellerait aujourd'hui le réseau : un tissu de relations plaisantes mais essentiellement formées et entretenues par intérêt.

Pour Aristote, celui qui entretient de telles amitiés est égoïste, au sens où il privilégie son intérêt au détriment de celui des autres. Tout comme celui qui ne noue des relations qu'en vue du plaisir – le deuxième type d'amitié –, il n'aime en lui que la part la plus basse de l'humanité : la richesse, les honneurs et les plaisirs sensibles. Tandis que celui qui s'intéresse à l'autre pour sa vertu aime en lui et chez les autres la part la plus haute de l'humain : son excellence morale.

L'amitié vertueuse selon Aristote

En poursuivant une telle amitié, on poursuit la vertu, seule manière pour Aristote d'atteindre le bonheur. Mais on le fait pour une raison noble. C'est donc l'amitié vertueuse – la meilleure de toutes, et à strictement parler la seule véritable amitié pour Aristote – qui nous est nécessaire, et qui est même nécessaire à la société puisqu'elle fait passer au second plan nos intérêts personnels. Elle nous élève, au sens où elle nous éduque et où elle nous permet de nous dépasser (en nous décentrant).

Pour Aristote, c'est même pour cette raison que l'on peut définir l'ami comme un *alter ego* : l'ami est un autre moi-même car je peux contempler et estimer en lui les valeurs morales que je sens et estime en moi. Ce type de relation est d'autant plus nécessaire qu'Aristote n'est pas le défenseur d'une morale abstraite faite de préceptes fixes. Pour lui, même si des règles et des valeurs existent et nous servent de repères, la morale est affaire de juste milieu, à trouver par chacun et dans chaque situation singulière. L'ami, qui partage nos valeurs et sert de miroir à nos réflexions et à nos actions, nous est ainsi indispensable pour bien évaluer ce juste milieu.

Les limites de l'amitié

Mais cette définition de l'amitié comme relation vertueuse à un *alter ego* n'est-elle pas qu'un idéal ? S'il faut à tout prix être vertueux pour avoir un ami, qui peut vraiment se targuer d'en mériter un ? Et être l'ami de quelqu'un n'implique-t-il pas au contraire d'accepter ses défauts, qu'ils soient manquements ou vices ? Enfin, si pour Aristote la vertu de nos amis est ce qui nous aide à nous élever tout au long de la vie, cela signifierait que l'ami, avant d'être une personne singulière, est avant tout l'occasion pour nous de développer des compétences morales. Or nous constatons bien que notre rapport à l'ami n'est pas exclusivement – et parfois pas du tout ! – de l'ordre de l'éducation morale.

Loin de n'être qu'une formation générique à la bonne conduite, chaque amitié revêt une forme singulière. Pour le penseur et écrivain Montaigne, cela s'explique par une élection : contrairement à ce qui se passe avec la famille, aucune loi ni aucun devoir moral ne nous commande d'aimer nos amis – nous les choisissons librement. Et on ne le fait pas pour leur fonction mais pour la personne singulière qu'ils sont. Aucun engagement formel ne nous oblige à l'effort de la relation : pas de contrat ni de code explicite, aucune loi ni institution, contrairement à ce qui se passe entre les époux, les membres d'une famille, les colocataires ou même les voisins. Cette liberté permet à chaque amitié d'épouser la singularité propre à ses membres.

Et pourtant, malgré le cadre de liberté dans lequel se déploie l'amitié, elle revêt une part d'incontrôlable. Montaigne en fait une passion, au sens du *pathos*, c'est-à-dire de ce que l'on subit, de ce qui nous dépasse et nous emporte. L'amitié paraît nous dépasser comme un destin, et d'abord parce qu'elle nous semble inexplicable : on ne peut jamais la réduire à un ensemble de paramètres favorables, comme de simples goûts communs, et on ne peut l'anticiper.

Les duos amicaux sont parfois des plus surprenants. Il faut d'ailleurs noter que la célèbre phrase de Montaigne sur son grand ami Étienne de La Boétie – « Parce que c'était lui, parce que c'était moi » – vient signifier cette impossibilité d'expliquer pleinement le miracle de

l'amitié : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : "Parce que c'était lui, parce que c'était moi." Il y a, au-delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union » (Essais, I, XXVIII).

Montaigne estime que la loyauté amicale, c'est de ne jamais placer son ami dans une position compromettante.

Cette force peut-elle alors nous emporter trop loin ? Pour Montaigne, on peut aller jusqu'à se corrompre par amitié. Et, effectivement, qui ne s'est pas dit qu'il serait prêt à aider ses meilleurs amis à planquer un cadavre s'il le fallait ? Mais, précisément parce que notre ami est notre ami, il ne nous le demandera pas. Pour Montaigne, la véritable loyauté amicale est en effet non pas d'aller jusqu'à se corrompre ou à se mettre en danger pour son ami, mais plutôt de ne jamais placer son ami dans une telle position compromettante.

L'amitié est incompatible avec la tyrannie

Point de vue que partage La Boétie : pour ce dernier, la force de l'amitié, si puissante et parfois incontrôlable soit-elle, ne saurait être une force tyrannique, qui nous contraint pour le bénéfice de l'autre. Une telle relation, si elle advenait, serait une relation de domination. La fin de son célèbre *Discours de la servitude volontaire* énonce bien cette idée : là où il y a tyrannie, aucune amitié n'est possible ; seule une complicité peut exister. Or la complicité peut être celle du jeu comme celle du crime...

L'ami se doit donc d'être plus proche du compagnon, si imparfait qu'il soit, que du complice. De la *philia* antique aux amitiés modernes, on voit que, sans exiger que nous soyons parfaits pour la mériter, l'amitié demande le meilleur de nous. Pour cette raison, elle n'est pas seulement un lien d'attachement à une personne, mais également la meilleure des préparations à la vie en société. Une bonne raison de la célébrer davantage !